

Ce sont tes serviteurs, tes parens, tes amis,  
Tous ceux qui l'entouraient, tous ceux qui  
[s'étaient mis  
Follement à ton ombre, et dont la destinée  
Par malheur dans la tienne était enracinée.  
C'est tout ce qu'ont flétri tes caprices ingrats.  
C'est ton chien qui l'aimait et que tu n'aimais  
[pas !  
Pour toi, triste orgueilleux, riche au cœur in-  
[fertile,  
Qui vivais impuissant et qui meurs inutile,  
Toi qui tranchas tes jours pour faire un peu de  
[bruit,

Sans même être aperçu, retourne dans la nuit !  
C'est bien. Sors du festin sans qu'un flambeau  
[s'efface !  
Tombe au torrent, sans même en troubler la  
[surface !  
Ce siècle a son idée, elle marche à grands pas  
Et toujours à son but ! Ton sépulchre n'est pas  
De ceux qui la feront trébucher dans sa route.  
Ta porte en se fermant ne vaut pas qu'on l'ô-  
[te.  
Va donc ! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accom-  
[pli ?  
Voluptueux, la tombe, et vaniteux. Oubli !

## LE FANTASQUE.

QUEBEC, 7 JUILLET 1838.

## LE BAL.

OU

L'HOMME PROPOSE ET LA FEMME DISPOSE.

*(Anecdote passablement historique.)*

Avant de vous raconter le fait sujet de cet article, j'ai, chers lecteurs et plus chères lectrices à vous demander pardon d'amener devant vous une scène privée, de déchirer le voile qui, dit-on, devrait toujours couvrir la vie conjugale; mais à toutes les qualités que je m'efforce de réunir dans mon journal, on ne sera pas fâché d'y voir joindre celle de moraliste. L'anecdote que je vais raconter pourra ramener peut-être de jeunes mères de famille auxquelles le vain amour du faste fait négliger le soin de leur ménage. J'ai assez bien voilé les noms ou toute autre indication qui pourrait diriger la curiosité publique, pour être assuré que personne ne reconnaîtra les héros de mon histoire. Que dis-je, personne ! la jeune femme que l'amour de la toilette a égarée s'y reconnaîtra peut-être, mais l'idée de servir d'exemple à d'autres devra la consoler de s'être vue ainsi traduite au tribunal de la censure publique.

Dans une chambre fort simple mais propre et bien peignée, une table est préparée pour le repas du matin; à en juger par l'air d'aisance que donne l'ordre exquis que l'on peut remarquer en tous les détails de l'appartement, le déjeuner qui va se prendre semble par trop frugal. Mais on peut néanmoins remarquer facilement qu'une certaine vanité lutte en cette maison avec l'économie de la ménagère et l'on ne peut s'empêcher de concevoir, pour celle qui sait ainsi calculer le respect dû aux apparences sur les ressources pécuniaires, une estime involontaire.

Près de la table un homme d'un âge au-dessous de l'âge-mûr est occupé à lire le journal de la veille tandis qu'une jeune femme alerte, vive, plus fraîche, plus jolie que belle, habille, lave, pomponne et place auprès d'elle à la table une petite fille qui pleure et gronde comme tous les enfans mal éveillés. Quand l'homme (que j'appellerai le mari désormais, car j'espère que nul ne doutera de sa qualité) eut ôté son chapeau et mis de côté son journal, sa charmante épouse vint, lui donna un baiser sur le front et alla s'asseoir à sa place accoutumée.

— Mon cher ami, irons-nous au grand bal du Château pour lequel nous avons reçu cette invitation ?

— Ma chère amie, c'est comme tu voudras.

— Oh ! quant à moi, cela m'est bien égal et je n'y irais que pour te plaire, ainsi décide, mon cher.

— Non, ma chère, décide toi-même : si cela te plaît nous irons au Château, sinon nous resterons.